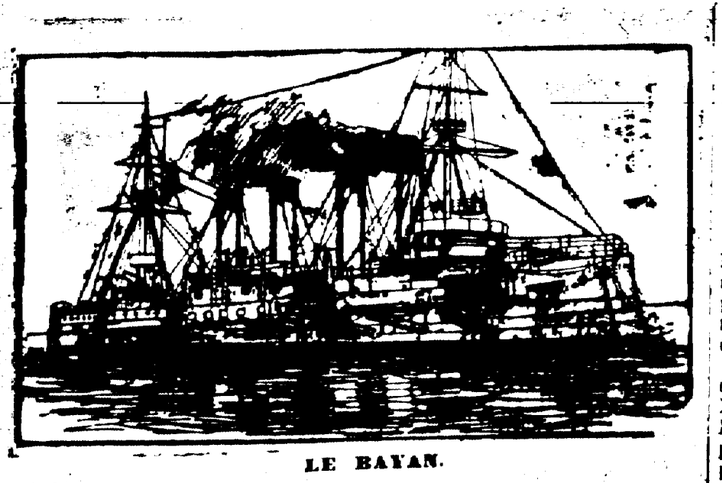

LE BAYAN.

Croiseur renfloué.

Tokio, 24 juin, 11 h. a m.—Le commandant japonais à Port-Arthur annonce que le croiseur blindé russe, le "Bayan" a été heureusement renfloué.

Le "Bayan" est un croiseur blindé de 7,300 tonnes qui fut construit à La Leyne en 1900.

Il est protégé par une plaque Krupp de deux à huit pouces et mesure 443 pieds de long sur 55 3/4 de large.

Il est armé de deux canons de 8.4 pouces, de huit de 6 pouces, de vingt de 3 pouces et de sept de 3 livres.

Il a deux hélices et une vitesse de 21 nœuds.

Le "Bayan" a beaucoup accompli, pendant les opérations autour de Port Arthur.

TEMPERATURE

Du 24 juin 1905.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	90	32
Midi.....	96	36
3 P M.....	88	31
5 P. M.....	86	30

SOMMAIRE.

Une épisode du Voyage de Guillaume II à Jérusalem.
Cœurs russes.
Les Invalides.
Souvarow au Pont du Diable.
Amour et Tristesse, poésie.
Les Vautours de Paris, l'euilleton du Dimanche. (Suite.)
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

Une Commission spéciale du Canal de Panama.

En maintes occasions, le président Roosevelt a prouvé, et le peuple américain qui l'a placé à sa tête ne saurait lui en savoir trop de gré, que les difficultés qu'il rencontre dans l'exercice de ses hautes et multiples fonctions ne sont pour lui qu'un stimulant; que dès que ces difficultés se présentent il ne songe qu'à les surmonter avec toute la promptitude que lui inspirent sa claire vision des devoirs d'un homme d'Etat appelé à diriger un grand pays et son patriotisme éclairé.

On sait avec quelle opiniâtreté il a poursuivi l'achat de la concession du canal de Panama à l'ancienne compagnie française, les luttes qu'il a soutenues contre de puissantes corporations de chemins de fer et autres, voyant dans la grandiose entreprise une menace pour leurs intérêts, contre le Congrès même qui obéissant à divers mobiles et n'osant pas s'opposer catégoriquement à la construction du canal interocéanique oscillait entre la voie du Nicaragua et celle du Panama. Il triompha, et lorsque fut définitivement scellé l'acte qui assurait aux Américains la possession de la concession française, l'approbation unanime de ses concitoyens vint le récompenser.

Mais le président Roosevelt ne devait pas se contenter de cette victoire; il se sentait de force à poursuivre l'œuvre entreprise en dépit de tous les obstacles qui pourraient s'élever, à l'engager de telle façon qu'après lui il n'y aurait plus qu'à l'achever paisiblement dans des lignes fortement tracées. La première commission nommée par lui ayant perdu un temps précieux en discussions oiseuses et en querelles intestines, il la changea d'un trait de plume. La nouvelle, nommée également par lui, semble tomber dans les mêmes erreurs.

Mais cette double expérience décourageante n'est pas de nature à démonter un homme de la trempe de M. Roosevelt, et pour parer sans délai à cette autre difficulté, il nomme une sous-commission pour arrêter le plan d'après lequel sera construit le canal devant relier l'Atlantique et le Pacifique.

Cette sous-commission comprendra trois ingénieurs étrangers, les ingénieurs Tineausea présenté par l'empereur Guillaume, E. H. Hunter présenté par le roi Edouard et Guevard présenté par le président Loubet.

Huit Américains leur seront adjoints, MM. Wm Barclay Parsons, W. H. Burr, général Davis, Isham Randolp, Herman Schnessler, général Abbott et deux autres qui seront nommés ultérieurement.

Le président Roosevelt veut ainsi en finir avec les tiraillements qui ont retardé jusqu'à ce jour les travaux si impatiemment attendus par tous.

Le peuple américain et le monde entier lui en sauront gré.

Les prises et les prisonniers.

Les navires russes pris par les Japonais porteront désormais les noms suivants: "Orel," "Iwami"; "Nicolas Ier," "Iki;" "Amiral-Apraxine," "Okino-Sima;" "Amiral-Seniavine," Mino-Sima."

Selon un nouveau compte, les prisonniers russes seraient maintenant de au nombre de 6,142, y compris 137 non-combattants qui seront relâchés et trois morts.

Retour de Berlin.

Impressions de la mission française.

Paris, 11 juin.

Le Nord-Express a ramené hier, à Paris, les membres de la mission française chargée de représenter le gouvernement aux fêtes protocolaires du mariage du Kronprinz à Berlin.

A quatre heures, nous traversons les quais de la gare du Nord, encombrés d'une foule de Parisiens, heureux de mettre à profit les fêtes de la Pentecôte pour aller respirer l'air salubre des champs. On dirait d'un exode général.

Sur la voie 19, où l'express de Berlin doit venir se ranger, stationnent de petits groupes de parents et d'amis: Mme Arago, la jeune femme de M. François Arago, ministre plénipotentiaire, membre de la mission, qu'accompagne un délicieux baby; quelques officiers en civil, plusieurs hauts fonctionnaires de la Compagnie du Nord, des journalistes, des curieux....

Le train a subi un retard de près d'une heure. Pour tromper l'attente, on cause, on bavarde, on parle du Maroc et des résultats de la mission française. Enfin, un coup de sifflet strident domine le brouhaha de la foule qui prend d'assaut les trains en partance. Le Nord-Express entre en gare. Il est cinq heures moins cinq.

Des mains s'agitent aux portières. Parents et amis se précipitent à la rencontre des arrivants. Poignées de main, effusions, embrassades. Dans le dernier wagon se trouvent les membres de la mission. Le général de Lacroix descend le premier. Il est vêtu d'un costume foncé et coiffé d'un petit chapeau noir de forme melon. Le teint frais, le regard clair, l'attitude dégagée, il ne paraît nullement se ressentir des fatigues écrasantes que doivent procurer huit jours de fêtes, de cérémonies officielles, de manœuvres militaires, sans compter dix-sept heures de chemin de fer.

M. Sartiaux, l'éminent ingénieur en chef de la Compagnie, lui adresse une cordiale bienvenue. Le général de Lacroix, souriant, lui donne un vigoureux "shake hands". Puis, d'autres mains se tendent vers les siennes. Cela dure ainsi quelques instants.

Les autres membres de la mission descendent aussi du train. Voici M. François Arago, le contre-amiral de Marolles, le colonel Chabaud, M. Jean Guillemin. Le colonel Von Hugo, attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne à Paris, un colosse vêtu d'un complet gris, s'entretient avec un de ses amis, en allemand. Très courtoisement, il s'incline devant Mme François Arago, mais avec une certaine rondeur qu'il n'a pu, sans doute, corriger tout à fait.

Nous profitons d'un moment favorable pour aborder M. le général de Lacroix, qui pilote M. Sartiaux. Sans préambule, nous lui posons quelques questions.

—Quelles impressions, mon général, rapportez-vous de Berlin au sujet surtout de l'accueil fait aux officiers français?

—Des impressions excellentes!

—On a cependant dit que l'Empereur avait observé vis-à-vis de la mission française une attitude glaciale.

—Oui, je sais cela. Ce sont des fantaisies de journaux.

Le distingué chef de la mission française rectifie aussitôt.

—De certains journaux.

—Vous êtes satisfait du résultat de votre mission?

—Très satisfait. Je vous répète que la mission française rapporte de Berlin de fort bonnes impressions. Mais ne m'en demandez pas davantage.

Une voiture s'est approchée. Le général de Lacroix y saute lestement après avoir serré la main du colonel von Hugo, qui lui dit avec un fort accent germanique:

—Alors, mon général, à lundi

De son côté, M. François Arago prend place dans un automobile avec Mme Arago et deux amis. La voiture s'éloigne sous l'orage formidable qui vient de crever sur Paris.

Un autre membre de la mission, que nous avons aussi questionné sur le voyage à Berlin, nous a déclaré qu'il croyait, pour sa part, que les malentendus nés de l'affaire marocaine seront maintenant promptement dissipés.

—Les rapports entre l'Allemagne et la France, nous dit-il, se sont certainement améliorés depuis huit jours. Nous avons reçu à Berlin, aussi bien de l'Empereur que des personnages diplomatiques, des militaires et de la foule, un accueil des plus corrects et des plus courtois. Il faut donc espérer que la détente qui s'est produite entre les deux nations ne pourra que s'accentuer.

Sur ces mots nous avons pris congé de notre aimable interlocuteur.

SOUVENIRS D'ANTAN.

La maison que Napoléon III habita, à Chislehurst, vendue il y a quelque temps, vient d'être transformée en Gulf Club. L'inauguration a eu lieu ces jours derniers.

Les membres du Gulf Club ont conservé à la plupart des appartements l'aspect qu'ils avaient du temps où y résida la famille impériale exilée. Les appartements du Prince impérial, en particulier, sont restés à peu près intacts.

C'est ainsi que s'effritent les vestiges des tristesses passée....

Un monument à Lamartine et à Elvire.

Les "Annales romantiques" ouvrent une souscription pour élever à Lamartine et à Elvire un monument, digne de leur mémoire, sur les bords du lac du Bourget.

Le monument, de style romantique, se composera d'un piédestal de marbre blanc surmonté du buste de Lamartine d'après son buste en marbre fait en 1829 par David d'Angers, lequel appartient à M. Chéramy, et du médaillon en marbre d'Elvire, d'après la miniature de Julie Bouchaud des Hérettes, que M. Léon Séché vient de découvrir dans la famille de ses anciens serviteurs.

Cette miniature, qui représente Elvire à l'âge de vingt cinq ans, est l'œuvre d'Eloin, un des peintres miniaturistes les plus renommés du commencement du dix-neuvième siècle.

A propos de la mort du prince Léopold de Hohenzollern.

On sait que le prince Léopold de Hohenzollern Sigmaringen, dont la candidature au trône d'Espagne a valu la guerre de 1870 vient de mourir.

C'est une coïncidence assez curieuse que ce prince soit mort précisément à l'heure où la France avait de nouvelles difficultés avec l'Allemagne.

Le prince Léopold était, comme son frère le roi de Roumanie, comme la comtesse de Flandre, cousin de Napoléon III par sa grand'-mère, la grande duchesse de Bade, Stéphanie de Beauharnais.

L'Empereur avait consenti à la proclamation du prince Charles comme roi de Roumanie; on pensait qu'il accepterait de même le frère de ce prince sur le trône d'Espagne, sans trop s'inquiéter de l'avenir. Mais la Prusse se doutait bien de l'opposition de la France, car les négociations étaient tenues très secrètes. Les ambassadeurs à Berlin et à Madrid ne s'en doutaient pas, et c'est par la duchesse de Madrid, nièce du Comte de Chambord, alors réfugiée à Genève, et par Mgr Mermillod, chargé de la commission, que le gouvernement français fut averti.

Le prince Léopold laisse un fils qui sera roi de Roumanie.

NAOMI ETHARDO, Equilibriste, à West End.

MARINE FRANÇAISE.

Substitution de contre-torpilleurs à des torpilleurs.

Le ministre de la marine, sur l'avis du conseil supérieur, vient de demander de remplacer par huit contre-torpilleurs les vingt torpilleurs qui devaient être mis en chantier cette année en conformité de l'annexe des constructions neuves du budget de 1905.

Ce mode de procéder pour modifier l'annexe des constructions neuves est absolument correct; l'annexe a en quelque sorte force de loi et le Parlement seul est appelé à la modifier, sous la réserve de 2,000 tonneaux laissée à la disposition du ministre. On est heureux de voir reprendre à la marine des habitudes de régularité qui ont été trop oubliées dans ces derniers temps. On a vu en effet, sans que le Parlement fût consulté, un ministre modifier les caractéristiques de navires compris dans une loi spéciale, et modifier même ses propres projets préalablement approuvés par les Chambres.

Si le procédé est régulier, la substitution proposée est également justifiée par la situation des forces navales aussi bien en France qu'à l'étranger. On peut dire que la flotte française compte un nombre de torpilleurs hors de proportion avec ses autres unités; en effet elle a tant en service qu'en chantier plus de 300 torpilleurs, tandis que l'Angleterre n'en compte que 91, et l'Allemagne 162. Par contre elle n'a comme contre-torpilleurs modernes que 31 navires en service et 12 en chantier, à opposer aux 162 destroyers anglais, ou aux 49 contre-torpilleurs allemands.

Il est à remarquer d'ailleurs que toutes les grandes marines ont abandonné la construction de torpilleurs d'un déplacement inférieur à 100 tonnes, que seule la France construit encore; il n'y a plus que la France et l'Italie qui projettent encore la construction de torpilleurs proprement dits, et encore ceux de cette dernière ont-ils un déplacement de 160 à 215 tonnes. La marine américaine en a un seul en chantier et il déplace 174 tonnes.

La faiblesse numérique des contre-torpilleurs français, comparée au nombre des torpilleurs, et l'exemple des marines étrangères montrent que la décision de M. Thomson est absolument logique.

Rapport de M. Bristow.

Washington, 24 juin—M. Joseph L. Bristow, nommé récemment commissaire spécial et chargé par le président Roosevelt de faire une enquête sur le trafic du chemin de fer de Panama, vient de terminer son rapport qu'il a immédiatement soumis au secrétaire Taft.

Les Enfants de la France.

La Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France déploie dans le moment une très grande activité; tous ses membres sont en campagne et travaillent à l'organisation de la fête qui se donne dimanche prochain, au parc du Sud, "Southern Park", sur les bords du vieux bayou St-Jean, pour célébrer dignement le treizième anniversaire de la société.

On est vieux quand on a treize ans—société parlant; et si on met de la coquetterie à compter ses années, à n'en oublier aucune, c'est qu'en vivant on a forcément fait quelque chose, on a répandu le bien autour de soi, on a séché peut-être des larmes, on a relevé des découragés, on a fait croire à ces découragés au ciel bleu du lendemain, on a fait filtrer dans leurs cœurs un rayon de soleil.

Oui, c'est ce qu'a fait la Société de Secours Mutuels Les Enfants de la France, et c'est ce qu'elle fera pendant bien des années encore, car elle entre d'un pas élastique dans l'année nouvelle qui s'ouvre et qui lui présente les plus riantes perspectives.

La fête de dimanche prochain sera brillante; elle sera ouverte par le sympathique président de la société, M. J. A. Buisson, à quatre heures de l'après-midi.

A quatre heures et demie, il y aura une grande partie de Base Ball, et à cinq heures, le président, ayant à ses côtés ses officiers et co-sociétaires, recevra le consul de France, M. Véran Dejoux. Tandis que le représentant de la France sera entouré des égards dus à sa haute personnalité, à son caractère, un peu partout sur les terrains se poursuivront des jeux divers auxquels prendront part jeunes filles et jeunes gens et concourront pour des prix de valeur.

A six heures, un banquet populaire réunira autour d'une table des centaines de joyeux festineurs: et une heure plus tard, quand descendront les premières ombres de la nuit, la fée Electricité inondera les terrains de myriades de feux, et valseurs et valseuses s'enlaceront pour pirouetter aux sons d'un entraînant orchestre.

A huit heures, le président de la société fera un cordial accueil aux invités de celle-ci. Rappelons que le produit de la fête sera versé dans la caisse de secours; c'est dire que la destination en sera méritoire et noble.

WEST END

C'est ce soir, comme d'ordinaire, que change le programme du spectacle de West End.

Il y aura sans aucun doute cette foule enthousiaste et gaie qui se rend chaque dimanche à ce joli coin des bords du lac.

Le programme est des plus alléchants. Fredy et Dare, qui débutent, sont des comédiens et instrumentistes d'un genre tout à fait nouveau; ils plairont indubitablement.

Christy et Willis, un jongleur et une danseuse émérites, déploient leurs talents dans une amusante comédie.

Foster et Foster restent une autre semaine et se feront tout autant applaudir.

Le public pourra aussi fêter Naomi Ethardo, l'admirable équilibriste dont le succès a été exceptionnel durant la semaine qui vient de s'écouler.

A ces divertissements s'ajouteront, bien entendu, le concert de l'orchestre Fischer et les vues du Kinodrome.

Fabrique d'orgues.

Une compagnie au capital de $25,000 divisés en action de $100 pour la fabrique d'orgues vient d'être organisée à la Nouvelle-Orléans.

Le bureau de la compagnie est constitué comme suit:

MM. Frank E. Stevens, président; Alfred H. Lough, secrétaire; Clark W. Bensancon, trésorier.

Le conseil d'administration comprend:

MM. Frank E. Stevens, Alfred H. Lough, Clark W. Besancon et John Albion Saxton.

—Oh! pas luxueuse. Elle ne ressemble ni de près ni de loin à l'hôtel de Restaud, ni à l'hôtel de Brévannes, ni à l'hôtel Villedieu.

—Vous les connaissez?

—J'ai eu la curiosité de les voir en me promenant dans le temps avec ma pauvre Jeanne.. Ma maison à moi, c'est une simple chaumière, mais j'y vivrais bien, je vous assure.....

—Moi aussi.

—Oh! vous!

—Je vous jure que si.

Ne dit-on pas une chaumière et un cœur?

—Vous plaisantez.....

—Allez! fit-il en changeant de ton, nous pouvons bien rire un peu. Ça nous change. Nous avons eu tant d'occasions de pleurer. Je suis sûr que vous avez pleuré plus d'une fois, mademoiselle Renée, rien que depuis la mort d'André.....

—Oui. Quand j'ai vu que la duchesse ne nous accordait même pas un mot de consolation, qu'elle ne venait pas voir la pauvre fille qui se mourait à cause de son petit-fils; quand j'ai cru que Jeanne allait expirer entre mes bras, j'ai pleuré de chagrin et presque de colère .... Je ne savais pas que cette malheureuse grand'-mère ignorait tout .... Et je me disais en croyant qu'elle manquait de cœur: —Pourtant il est si facile d'être bon!

Il y eut un silence.

La voix de Renée avait remué quelques fibres dans l'âme de son compagnon.

Il ne sourait plus.

Elle reprit au bout d'un instant:

—Nous avons vécu, Jeanne et moi, bien des heures douloureuses que je n'oublierai plus. Elles sont passées. Grâce à M. de Restaud, tout s'est arrangé pour elle et je ne suis pas jalouse, bien que son bonheur soit pour moi la cause de quelques ennuis.

Jean Villedieu demanda d'une voix caressante:

—Lesquels?

—Tout peut se résumer en quelques mots....

—Qui sont?.....

—Je l'avais près de moi, et elle n'y est plus.....

Il objecta:

—Mais vous pouvez la voir, la visiter, aller chez elle.....

La Normande secoua la tête:

—Ce n'est pas la même chose .... Toutes les affections sont jalouses.... Nous étions camarades, habituées au même travail, à la même existence.... Nous pouvions nous comprendre, nous soutenir.... Aujourd'hui, Jeanne est obligée de suivre son mari.....

—La loi l'ordonne.....

—Je ne connais pas le Code Je ne sais que ce que ma modeste raison peut m'apprendre .... M. de Restaud a l'amour des voyages.... Il n'est pas de plus intrépide explorateur. Courir le monde d'un bout à l'autre, c'est sa distraction favorite.... Il emmène sa femme avec lui .... Quoi de plus naturel?.... Depuis son mariage, Jeanne est allée en Italie, en Algérie, en Suisse, au Tyrol et un peu partout. Depuis quelques jours le baron vient d'acheter une terre dans la Creuse, à la limite du du Limousin ..... Jeanne a de nouveaux devoirs à remplir et ne s'appartient plus....Elle se doit à sa fille et à son mari, auquel elle a voué une reconnaissance sans bornes, car vous ne pouvez concevoir à quel point il est bon et généreux....Alors vous comprenez....

—Je comprends que vous vous sentez un peu délaissée!.....

—Dame!

—Et vous vous en plaignez!

—Ah! Dieu non....C'est l'enchaînement des circonstances qui le veut.

—Le baron vous aime beaucoup. Son désir et celui de la baronne serait de vous voir vivre avec eux, renoncer au travail, partager leur existence ....

Renée déclara:

—Je puis bien vous le dire à vous.... à condition que vous ne le répétiez pas.... Ce serait impossible!.....

—Pourquoi?

—Pensez donc!.... Aliéner ma liberté, vivre en parasite.... les fatiguer de ma présence.... être en tiers dans l'intimité d'une femme et de son mari, à tous les instants, du matin jusqu'au soir et, peut-être causer une gêne, une inquiétude dans cette maison que j'aime pourtant comme j'aimerais la mienne, si j'en avais une!.... Jamais je n'y pourrais consentir.....

Jean Villedieu fit un geste d'approbation et dit:

—Vous avez peut être raison. Que ferez-vous donc?

—Que sais-je?

—Vous chercherez une autre amie?

—Non. J'ai pour principe d'être au mieux avec toutes mes camarades, mais de ne me lier avec personne.... Chacune d'elles, d'ailleurs, a ses amitiés, sa liaison ou sa famille....Et puis il faut trouver des caractères qui cadrent avec les nôtres.....Ce sont de rares occasions dans la vie. J'ai connu Jeanne toute jeune et j'ai eu l'apprécier. Une conformité de situations nous a réunies. Nous n'avions plus de parents l'une ni l'autre, ou plutôt c'était comme si nous n'en avions pas eu. Est-ce avoir un père que d'être loin de lui et de l'entrevoir une ou deux fois l'an?... Nous passions nos vacances enfermées entre les quatre murs de notre couvent qui ne ressemblait pas au Sacré Cœur ni aux Oiseaux, je vous assure. Depuis, jamais il n'y a eu entre nous la moindre cause de division et nous aurions presque pu dire que nous avions à nous deux un même esprit et une seule âme.....

Renée murmura:

—C'est fini. Le hasard nous a séparées. Si c'est, comme je l'espère, pour le bonheur de mon amie, je ne m'en plaindrai pas.

—Ainsi, vous continuerez votre existence solitaire?

—Il le faut bien. Que voulez-vous que je devienne?

—Vous pourriez vous marier?

—Sans doute, comme tout le monde. Les épouseurs ne me manqueraient pas, grâce à mes pauvres rentes qui vous font rire. C'est beaucoup pour ceux qui ne les ont pas, une misère pour un millionnaire comme vous.... Elles seraient bientôt évaporées, perdues dans quelque essai de commerce, dissipées aux courses ou ailleurs. Si vous saviez ce que nous voyons et ce que nous entendons dans le monde de courtiers, de femmes de toute sorte qui viennent dans nos magasins, de viveurs et de demi-moudaines ou même de mondaines tout court qui y défilent, vous seriez surpris et parfois écœuré, malgré l'habitude que vous pouvez avoir de Paris.

—Non, je ne me marierai pas! .....J'aime mieux végéter dans ma maisonnette de campagne, libre et indépendante, que de me lancer dans les aventures au milieu desquelles mes pareilles se débattent, heureuses peut-être à peine quelques jours, et ensuite traitées comme des esclaves, humiliées par des infidélités déshonorantes, traînées dans un monde que je ne voudrais pas voir et exposées à toutes sortes de dégoûts et de misères. Travailler, n'est rien. Souffrir est possible quand on a un peu de courage, mais s'avilir et se dégrader par la fréquentation de gens qui nous contraignent à les mépriser, non, jamais! J'aime mieux ma solitude, si amère qu'elle puisse être, à certaines heures, et ma liberté que personne ne peut m'enlever.....

Elle regarda Jean Villedieu qui marchait auprès d'elle en l'écoutant attentivement.

—Je vous ennuie avec mes histoires, dit-elle, et je vous prie de me le pardonner.

L'absence de ma pauvre Jeanne m'a un peu aigrie et il ne pouvait pas en être autrement. J'irai passer quelques jours auprès d'elle si elle ne revient pas à Paris.....

—Quand?.....

—Bientôt.... Je prendrai un peu de vacances et je rapporterai du courage pour tout mon hiver. J'irai aussi voir mes terres qui ne sont pas grandes et ma maison qui n'a qu'un rez-de-chaussée et qui est couverte en chaume. Je vivrai dans les meubles de ma vieille cousine et je regarderai mon étroit verger avec ses pommes qui sont abondantes cette année, à ce qu'on m'écrit.... Alors je me dirai en examinant mon château:—C'est là que tu viendras finir tes jours et mourir en paix .... Qu'est-ce qu'on peut demander de plus?....

Jean Villedieu était charmé par cette voix admirablement timbrée, une voix de contr'alto qui aurait été tout bonnement magnifique avec un peu d'étude.

Il admirait aussi la tournure de cette grande fille bien bâtie, forte et qu'on sentait, rien qu'à la regarder, pleine de courage, d'honneur et de dévouement.

Il la trouvait supérieure à toutes celles qu'il connaissait, plus désirable même, avec sa fraîcheur que Paris, la ville qui use et qui flétrit si vite, n'avait pu altérer jusque là.

Ils reprirent le chemin de la place de la Concorde et de la Madeleine et comme ils passaient devant le Jardin de Paris, alors dans toute sa bruyante vogue, Jean Villedieu étendit le bras vers le foyer de lumières dont le ciel s'irradiait, vers le kiosque d'où un orchestre endiablé lançait ses fanfares et le fracas de ses quadrilles, et il lui demanda:

—Ça ne vous tente pas, ces plaisirs-là, mademoiselle Renée?

—Pas le moins du monde.

—Vous n'êtes jamais entrée-là?

—Si, un soir avec Jeanne. Nous nous étions dit qu'il fallait tout connaître. C'était un dimanche, au sortir d'un dîner dans les Champs-Elysées.....

La suite à dimanche prochain.